

CULTE À SAINT GUILLAUME

10 décembre 2016

- Genèse 22, 1-19.
- Matthieu 22, 34-40.

Chers amis,

Les Droits de l'Homme ne sont pas à vendre ! L'intitulé de notre second Temps Fort sonne comme un slogan auquel nous pourrions tous souscrire. Et pourtant... Et pourtant, dans l'histoire du christianisme, depuis deux mille ans, le principe même de la dignité de l'être humain, créé à l'image de Dieu, et que Dieu aime inconditionnellement, ce principe a trop souvent été bradé, bafoué, foulé aux pieds, et finalement trahi, par les chrétiens eux-mêmes. Les chrétiens ont parfois suivi les idéologies de leur temps, et n'ont pas toujours su, comme le dit l'apôtre Pierre dans le livre des Actes, « obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes » (Ac 4, 19 ; 5, 29), et ainsi défendre l'intégrité et la vie de toute personne humaine, que Dieu aime sans conditions. Mais la difficulté se redouble, lorsqu'il semble que ce soit Dieu lui-même qui exige des hommes de bafouer les droits de l'homme. Lorsque l'on soumet en esclavage, lorsque l'on instaure des ségrégations, lorsque l'on torture et lorsque l'on tue **au nom de Dieu**. C'est-à-dire lorsque l'on cherche des justifications théologiques pour attenter à l'intégrité et à la vie de nos semblables, de notre prochain.

Nous le savons bien, l'actualité hélas nous le montre presque chaque jour, c'est l'un des enjeux majeurs de notre époque : les relations ambiguës entre religion et violence. Ces relations sont loin de ne concerner que les monothéismes, puisque les violences entre hindous et bouddhistes au Sri Lanka, et même entre bouddhistes, ne doivent pas être oubliées. Mais il est toujours préférable de « balayer devant sa porte » (comme on dit familièrement), ou pour l'exprimer en termes bibliques, de retirer la poutre qui est dans notre propre œil. Et donc, de reconnaître la violence des monothéismes, et au sein même des monothéismes, de ne pas voir seulement la violence des autres, mais aussi le potentiel de violence que porte notre propre tradition. Or, il est un texte commun au judaïsme et au christianisme, et qui peut justifier toute violence religieuse. Et qui l'a justifiée tout au long de l'histoire. Ce

texte, c'est le fameux épisode du sacrifice d'Isaac par Abraham, dans le chapitre 22 du livre de la Genèse, que nous venons de relire. Ce texte a presque toujours été interprété par la tradition chrétienne comme la suprématie de tout ordre divin sur les lois humaines, et même sur la morale la plus élémentaire puisqu'il est question d'un infanticide. Ce texte a été lu comme la mise entre parenthèses de l'éthique dès lors qu'un commandement divin exige une obéissance aveugle et immédiate. Ainsi, lorsque Dieu nous demande de sacrifier notre propre fils unique, nous devrions obéir sans sourciller, à l'image de notre ancêtre spirituel Abraham, le modèle absolu de la foi et de la soumission totale et immédiate à Dieu. Ainsi, il est légitime de tuer au nom de Dieu.

Il est redoutable de constater que le judéo-christianisme repose sur un socle qui est la justification de la violence religieuse, la légitimation de la violence au nom de Dieu. L'éthique universelle passe au second plan, elle se trouve relativisée par l'absolu religieux. Il nous faut regarder en face ce fait incontestable, quelque terrifiant qu'il soit. Eh bien, chers amis, je vous propose ce soir de reprendre ce fameux texte, et de voir s'il n'est pas possible de le lire autrement, d'y voir même une déconstruction de la violence légitime, une délégitimation de la violence religieuse. Cela va nous obliger à quelques remises en question, tant nos traditions d'interprétation sont ancrées en nous depuis notre plus tendre catéchisme. Cela va nous inviter à quelques changements de focale, à quelques déplacements de perspective. Et pour ce faire, je nous invite à nous tourner vers la tradition juive. Ou plus exactement, vers **les** traditions juives, puisque l'on sait que le judaïsme est pluriel par nature, et que l'on dit parfois que lorsque dix rabbins se mettent ensemble pour lire un texte biblique, ils aboutissent à onze interprétations différentes... ! Nous sommes donc redevables à nos frères et sœurs juifs, pour la pluralité d'interprétations qu'ils nous lèguent, et en l'occurrence pour des interprétations non-violentes de Genèse 22. Des interprétations non-sacrificielles d'un texte qu'ils n'appellent d'ailleurs jamais « le sacrifice d'Isaac » mais « la ligature d'Isaac » (ce en quoi ils ont déjà raison, puisque Isaac n'a finalement pas été sacrifié, mais qu'il a simplement été lié, attaché). J'ai sélectionné deux de ces interprétations juives. Je vous les livre, non pas comme la vérité dernière, non pas comme le fin mot de l'histoire, mais comme une double contribution à notre quête permanente, à travers la Parole de Dieu, de la vérité qui nous échappera toujours.

La première interprétation, peut-être la connaissez-vous, car elle a été reprise par une psychanalyste chrétienne, Marie Balmay, dans son livre à succès intitulé : *Le sacrifice d'Isaac*. Mais elle remonte au grand Maître juif Rachi, de la ville de Troyes, au XII^e siècle. Elle part du terme

hébreu que l'on traduit en français par « sacrifice » ou « sacrifier ». Or ce terme hébreu, « holah », a plusieurs significations, comme généralement les termes hébreux, d'où les multiples interprétations. Il peut signifier « sacrifier », mais il peut aussi signifier « **faire monter** ». Par conséquent, lorsque Dieu dit à Abraham : « Prends ton fils, et offre-le en holocauste sur l'une des montagnes que je t'indiquerai » (Gn 22, 2), cela peut être aussi compris ainsi : « Prends ton fils, et fais-le monter sur l'une des montagnes que je t'indiquerai ». Ce qui est certain, c'est qu'Abraham a compris la parole de Dieu selon le premier sens (« sacrifier » et non pas « faire monter »), comme le fera pratiquement toute la tradition chrétienne. Mais de nombreux juifs considèrent qu'Abraham a mal compris la parole de Dieu. Il a donc préparé un holocauste, et au moment d'immoler son fils, l'ange du Seigneur l'a retenu et lui a prodigué un bélier pour qu'il l'offre en sacrifice. C'est ici que les choses deviennent plus subtiles. Le texte joue alors, à l'intérieur même du double sens du verbe « holah » (« sacrifier » et « faire monter »), sur le double sens de l'expression « faire monter ». Car « faire monter », cela peut signifier « faire monter en haut de la montagne », mais aussi « faire grandir », « faire croître », « faire devenir adulte », « offrir un chemin de maturité ». Et on peut comprendre qu'une psychanalyste comme Marie Balmory ait été sensible à cette traduction. Or, dans notre texte, les deux sens peuvent se conjuguer : Dieu aurait demandé à Abraham de faire faire à Isaac l'ascension du mont Morya, **pour lui permettre** de s'émanciper de la tutelle paternelle. C'est pourquoi Abraham redescendra seul de la montagne. Et parce qu'Abraham n'a pas refusé de « faire monter » Isaac, de l'émanciper, d'en faire un adulte capable d'enfanter à son tour, alors sa descendance sera innombrable et sera bénie. Dieu aurait en quelque sorte corrigé la trajectoire d'Abraham, aurait rectifié sa mauvaise compréhension du commandement, pour lui permettre de laisser aller Isaac, de le laisser grandir vers sa propre mission : donner la vie à son tour. Et les chrétiens en seraient restés à la première compréhension, qu'Abraham avait eue, du commandement divin, pour ne pas avoir saisi l'ambivalence du verbe « holah ».

Telle est l'interprétation de Rachi, reprise et popularisée en milieu chrétien par Marie Balmory. Si vous la connaissiez, sans doute en revanche ne connaissiez-vous pas celle que je vais vous présenter maintenant. Pour ma part, je l'ai découverte il y a moins de six mois, grâce au travail du dialogue judéo-chrétien que nous menons avec des érudits juifs. Cette seconde interprétation de Genèse 22 remonte au Rabbi de Kotzk, maître hassidique polonais, qui vivait dans la première moitié du XIX^e siècle. Elle part elle aussi du début du chapitre 22 de la Genèse, lorsque Dieu dit à Abraham : « Prends ton fils, et offre-le en

holocauste » (Gn 22, 2). En réalité, il y a là une faute de traduction (et cela, j'ai pu le vérifier). Le texte hébreu dit littéralement : « Prends ton fils, et tu le feras monter **pour un holocauste** », et non pas « **en holocauste** » (« lehola » et non pas « hola »). Dieu ne précise donc pas quelle sera la victime de l'holocauste. Or, là encore, Abraham a compris qu'il devait offrir son fils en holocauste, et il a tout fait pour cela. Pourquoi donc Abraham réagit-il ainsi ? Le plus curieux, c'est qu'il ne discute pas l'ordre de Dieu, alors qu'au chapitre 18 il tente de négocier avec lui pour sauver Sodome de la destruction. Mais pour son fils, pas un mot : il va même se lever très tôt le matin, et avancer dans une sorte d'obéissance aveugle. Pourquoi donc ? Comment comprendre cet aveuglement et cet acharnement ? L'explication du Rabbi de Kotzk est surprenante, corrosive, mais aussi très logique : en réalité, Abraham n'aimait pas Isaac ; ou du moins, il lui préférerait Ismaël. Je n'ai pas le temps de le montrer précisément ici (nous sommes dans une prédication, et non pas dans une étude biblique), mais chaque fois qu'il est question d'Isaac, Abraham reste incrédule et insensible. Ainsi, par exemple, il faudrait relire l'annonce faite à Abraham de la naissance d'Isaac (Gn 17, 15-22). Lorsqu'il apprend que Sarah aura un fils, Abraham rit (Gn 17, 17), il prétend qu'à cent ans il ne pourrait pas avoir d'enfant (mais c'est de la mauvaise foi, puisqu'il vient d'avoir Ismaël à quatre-vingt-six ans : Gn 16, 16), et il défend devant Dieu la cause d'Ismaël ; il faut donc que Dieu insiste pour lui annoncer un second fils. Et lorsqu'aux chênes de Mamré, Sarah apprend qu'elle va enfanter, elle rit à son tour (Gn 19, 12), ce qui indique bien qu'Abraham ne lui en avait même pas parlé... Pour une question aussi importante, la communication au sein du couple Abraham/Sarah ne devait pas être sensationnelle ! Aussi, lorsque Dieu demande à Abraham de faire monter Isaac sur la montagne **pour un holocauste**, Abraham entend tout de suite : « **en holocauste** ». Nous avons tous fait cette expérience : quand quelqu'un commence une phrase, nous entendons immédiatement ce que nous avons envie d'entendre, avant de réaliser que nous avons été trop rapides, et qu'en réalité c'était autre chose qui allait être dit. Mais Abraham ne réalise même pas cela : il saute sur l'occasion de sacrifier son fils, il fonce, il se précipite, les verbes se succèdent à vive allure : « Abraham se leva de bon matin, sella son âne et prit avec lui deux serviteurs et Isaac, son fils. Il fendit du bois pour l'holocauste et se mit en route pour le lieu que Dieu lui avait indiqué » (Gn 22, 3). Il aurait pu partir un peu plus tard, au milieu de la matinée. Il aurait pu se faire porter pâle, mais non, il en rajoute : il fait même porter le bois par Isaac, alors qu'il sait qu'il va mourir, pour le faire souffrir jusqu'au bout... ! Abraham voit s'ouvrir devant lui une opportunité inattendue, celle de sacrifier Isaac, mais elle est fondée sur un malentendu. Et lorsque Dieu voit qu'Abraham n'attend pas qu'il lui

indique **quel holocauste** il désire, **avec quelle victime**, alors il l'arrête par l'intermédiaire de son ange.

L'image que cette lecture donne d'Abraham est passablement médiocre, vénale même, et peut-être vous bouscule-t-elle. Si différente de l'image traditionnelle d'un Abraham modèle de foi et de droiture. Car les personnages bibliques ne sont pas irréprochables, ils ont leurs travers et leurs zones d'ombre, comme nous ! Mais vous pourriez objecter (et vous auriez raison !) : pourquoi, dans ces conditions, l'ange du Seigneur lui dit-il : « Ne porte pas la main sur le garçon. Je sais maintenant que tu crains Dieu » (Gn 22, 12) ? Eh bien, la grandeur d'Abraham apparaît précisément ici, lorsque l'ange lui demande d'arrêter son geste criminel, et qu'il se laisse arrêter. Ce détail peut paraître anodin, mais pour le Rabbi de Kotzk, c'est décisif : Abraham laisse Dieu arrêter son bras. Et c'est pourquoi l'ange lui dit : « Je sais maintenant que tu crains Dieu » (c'est-à-dire que tu l'as laissé t'arrêter) et « que tu ne lui a pas refusé ton fils » (c'est-à-dire non pour le tuer, mais pour le laisser vivre et grandir).

Ainsi, chers amis, au risque de nous laisser déranger, déplacer, bousculer, dans nos images et dans nos interprétations des textes, nous ne pouvons que nous enrichir du dialogue avec nos frères et sœurs juifs. Ici, avec ce texte, une lecture sacrificielle peut justifier le fondamentalisme et la violence religieuse, peut justifier la transgression des droits de l'homme, car l'éthique et le droit se trouve mis entre parenthèses au nom d'un ordre transcendant (tuer au nom de Dieu, même son propre fils) ; une lecture non-sacrificielle peut au contraire servir d'antidote au fondamentalisme, déconstruire les justifications de la violence religieuse, et nourrir nos engagements au service des droits de l'homme. Et ce qui nous permet de réguler le rapport entre les ordres de Dieu et les attitudes éthiques envers notre prochain, c'est cette parole de Jésus qui cite les commandements de l'Ancien Testament : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu » et « Tu aimeras ton prochain comme toi-même », et surtout qui dit que le second commandement est **semblable** au premier. Ainsi, porter atteinte au prochain, c'est bafouer Dieu lui-même. Ainsi, l'éthique et les droits de l'homme ne peuvent jamais être mis entre parenthèses. Ainsi, il est rigoureusement interdit de tuer, de torturer, de soumettre en esclavage ou d'organiser la ségrégation, **au nom de Dieu**. Notre responsabilité de croyants face au texte biblique est donc immense : nos choix d'interprétation peuvent avoir une incidence considérable, non seulement pour transformer le regard que nous portons sur le monde, mais pour transformer le monde lui-même. Amen.